



THÉÂTRE PROTESTAIRE

Propos recueillis par THOMAS LÉVY-LASNE

*Le peintre **Marcos Carrasquer** fait entrer l'hétérogénéité du monde sur la scène saturée de ses tableaux. Au milieu de sentiments contrariés, il nous offre son regard inquiet et rieur avec la sensualité gourmande d'un grand peintre.*



☞ *Walter Benjamin*, 2017, huile sur toile, 46x55cm

↗ *L'amorce*, 2019, huile sur toile, 131x97cm

← *La charité romaine*, 2019, huile sur toile, 50x61cm



CitizenK International : Quel est votre parcours ?

Marcos Carrasquer : Mon père a dû quitter l'Espagne franquiste en 1939, il a rencontré ma mère aux Pays-Bas, et je suis né à Rotterdam. On parlait espagnol à la maison et j'ai gardé l'accent. Je suis allé aux Beaux-Arts de Rotterdam. En faisant des aller-retour entre l'Espagne et les Pays-Bas, je ne me sentais pas comme les autres dans les deux pays. Être décalé de mon entourage, ça n'a jamais arrêté... Dans ma peinture, je glissais vers la réduction et l'abstraction dans un certain esprit iconoclaste du moment. Ce n'était pas une période glorieuse. Ensuite, je suis parti vivre trois ans à New York où je me suis un peu retrouvé. J'y ai rencontré ma femme. Et je me suis rendu compte que je voulais faire des images avec plusieurs couches de réalité. La pureté ne m'intéresse pas beaucoup.

N'avez-vous pas été privé de New York d'un coup ?

Oui, n'ayant pas de Green Card, j'entraîs et sortais du pays avec un ●●●



“ILS ONT DÉCLARÉ LA PEINTURE MORTE MAINTE fois, NOUS, LES PEINTRES, DEVONS RÉANIMER CE CADAVRE”

Pensez-vous que ça change le monde ?
 Non, bien sûr ! Mais la musique, que je trouve plus œcuménique que la peinture, peut sauver des vies. La peinture peut sauver des vies également, déjà sa propre existence. Je pense que c'est très important, je ne peux pas imaginer un monde sans peinture ●



EXPOSITION

“Et si c'est pas maintenant, quand ?” visible à l'espace d'art contemporain André Malraux, 4 rue Rapp à Colmar (68000)

L'artiste est représenté par la galerie Polaris



... visa de touriste. Au bout de trois ans, je me suis retrouvé détenu à l'aéroport JFK, condamné à rebrousser chemin. Air Pakistan n'avait de retour que pour Paris, alors on m'y a envoyé : deux transatlantiques pour se retrouver logé à l'improviste chez une amie suédoise. Ma femme restée à New York voulait me faire rentrer illégalement, finalement je suis resté à Paris. Je lui faisais des dessins dans des lettres rappelant avec nostalgie notre vie américaine. Je suis retourné au plaisir de la figuration grâce à ses lettres. J'ai eu un parcours artistique assez chaotique et j'ai le sentiment d'avoir démarré à cette période, à 35 ans.

En tant qu'artiste, avez-vous l'impression d'être bien traité en France ?

Non, pas du tout (*Rires*). En France on aime trop classer dans des cases. La peinture reste encore mal vue pour certains. Ils ont déclaré la peinture morte maintes fois, nous, les peintres, devons réanimer ce cadavre. Radicalement et avec fierté, en rendant ridicules ses ennemis par notre peinture. Et puis, vu les valeurs

↖ *Sprinkling Flower*, 2020, huile sur toile, 50x61 cm

→ *Fullera*, 2020, tempéra sur papier, 138x118 cm.

↗ *Moza*, 2020, huile sur toile, 50x61 cm

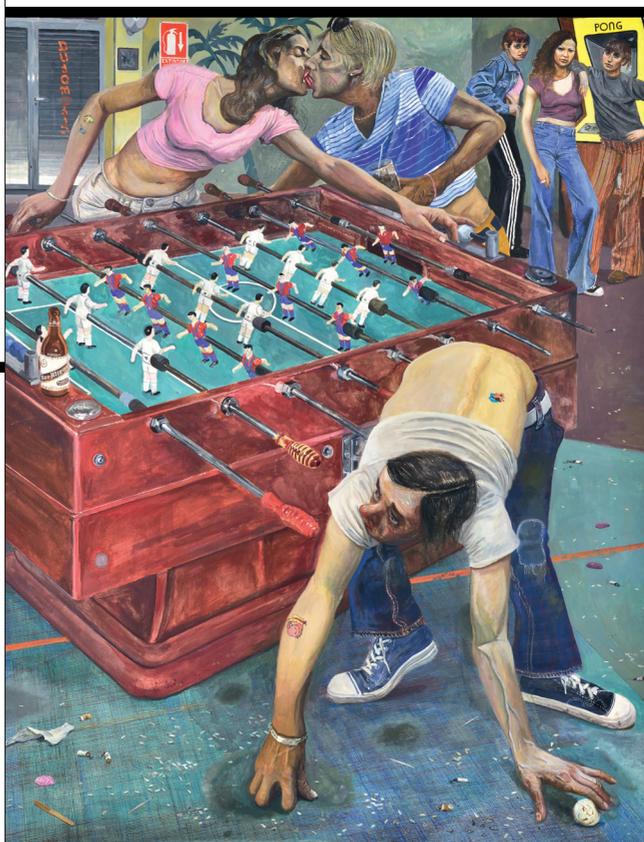
de notre société, mieux vaut ne pas être au centre selon moi : le narcissisme, la cupidité, ça ne m'intéresse pas.

Comment travaillez-vous, concrètement ?

Ces derniers temps, je note des bouts de phrases, d'idées, de visuels sur mon iPhone. Et après je les développe dans ma tête. Par exemple : "Clown, hôpital avec des enfants portant le foulard", "Un partisan qui se rase, livre, forêt et la forêt qui dévore la personne", "Malevitch, Staline, théière". Je peux faire des esquisses merdiques pour placer les masses, mais après je commence direct. La composition n'est pas figée au début, des choses disparaissent ou apparaissent au fur et à mesure. L'iconographie ou les idées poussent dans l'action. Pour mes modèles, je peux partir de photos, de ma tête, d'un bras ou d'images trouvées sur Internet avec différents points de vue pour ne pas trop se tromper. Souvent, ça sort directement de ma tête. Un tableau de 2 mètres sur 2 mètres 40 peut prendre deux mois à peindre.

Comment faites-vous pour rester cohérent dans votre univers aussi large et personnel ?

Je ne sais pas. Je peins tableau par tableau. Je fais des parties très réalistes, dans une jouissance du détail, et après je peux déformer, par exemple le corps. Ces décisions de style sont intuitives. En peignant, je suis dans le formalisme, je ne me rends pas compte si ça peut choquer ou non. J'ai envie de faire une image forte, mais c'est vrai que mes expositions peuvent en troubler certains. Quand je vois six ou sept tableaux ensemble, je comprends qu'il y ait une réserve. Ce qui donne un côté personnel, c'est la nécessité que ce soit ce tableau-là. Il y a une charge politique ou sociale dans ce que je fais, j'ai besoin de montrer ça au monde. S'il y a quelquefois des aspects uchroniques, c'est un peu une vengeance par rapport au cours de l'Histoire et à la barbarie, ce n'est pas possible qu'on se laisse faire comme ça.



PHOTOS: D.R.